Science Ménagère

Mme Craven

MME Craven, un peu oubliée aujourd'hui, a joui d'une certaine célébrité sous le second Empire et au commencement de la troisième République.

C'était une femme très intelligente, d'une intelligence toujours en haleine, ayant pour toutes les idées et tous les événements du jour un intérêt vivant et passionné ; un peu cosmopolite, ne comprenant pas que les Français fussent si indifférents aux choses d'au delà leurs frontières ; catholique ardente, et en même temps femme du monde accomplie, à l'exemple de son illustre amie Mme Swetchine, elle sut allier les pratiques de la piété la plus vive à une mondanité chrétienne, si ces deux mots peuvent aller ensemble, où elle voyait une mission à remplir. Fanny Kemble, qui l'avait connue à Naples dans tout l'éclat de sa jeunesse, disait d'elle : " C'était une catholique romaine, pieuse et sincère. Les splendeurs et les réalités de sa foi étaient tellement vivantes dans son âme, qu'elle éprouvait le désir de faire partager aux autres ses convictions profondes."

Pauline de La Ferronnays, naquit à Londres, en 1808, pendant l'émigration, car pour des gens comme les La Ferronnays, en 1808, l'émigration durait encore. On n'ignore pas que le comte de La Ferronnays était l'ami intime du duc de Berry. Les premières années de Pauline furent tristes. Puis, ce fut la Restauration, et, à sa faveur, l'ambassade de Saint-Petersbourg et celle de Rome. En 1830, ruine complète des espérances qu'on avait pu concevoir. Il fallut quitter les grands salons du palais Simonetti, pour un grand appartement délabré, prêté par un ami. Pauline et sa sœur Eugénie songèrent alors sérieusement à la carrière de l'enseignement. Cette extrémité leur fut épargnée. En 1834, Pauline épousait un jeune attaché d'ambassade, d'une intelligence remarquable, M.

Augustus Craven, petit-fils de cette margrave d'Anspach qui nous a laissé de si curieux *Mémoires*.

La vie reprend très artistique et un peu mondaine dans la belle villa Chiatamone, la " casa Craven ", comme on disait, et où tout ce qui passait à Naples de gens de distinction, joint à l'aristocratie italienne, défilait sous les yeux de la margrave d'Anspach, peinte par Romnay, et patronne du lieu. C'est l'époque la plus brillante la plus heureuse surtout, de la vie de Mme Craven. Outre ses succès de femme très entourée et très écoutée, il y avait des jouissances familiales, qu'elle avait le cœur trop bien placé pour ne pas mettre infiniment au-dessus des premiers. Les La Ferronnays, alors au complet, mêlaient leur vie à la sienne.

Les La Ferronnays étaient grands épistoliers et grands amateurs de petits *livres bleus* ou *verts*, dans lesquels ils notaient leurs pensées et racontaient leur vie. C'est d'abord Albert, charmant, fervent catholique, l'ami de Charles de Montalembert, et tellement 1830 avec son âme ardente qui semble consumer son fragile corps de poitrinaire. Il s'éprend d'une jeune protestante russe, Mlle Alexandrine d'Alopéus, parvient à surmonter les obstacles qui les séparent, l'épouse, la convertit au catholicisme, et quelques années après meurt, pleuré comme peu d'hommes l'ont été ici-bas.

Alexandrine, sa veuve, si grande dame, d'abord si élégante, naïve et gaie, monte peu à peu par le dur chemin du malheur jusqu'au sommet lumineux de la perfection. Ses dernières années se consomment en prières et en charités.

Il y a encore Eugénie de La Ferronnays, la sœur d'Albert et de Pauline, belle et douce, chantant comme un rossignol, ayant cru longtemps qu'elle n'avait d'autre vocation que d'aimer les siens et de prier pour le bonheur de l'humanité.

— Oh ! Pauline, quand donc les hommes s'aimeront-ils ? Quand donc aimeront-ils Dieu ? Je